

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Un père rimouskois

Michel Vézina

Number 304, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71874ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vézina, M. (2014). Un père rimouskois. *Liberté*, (304), 69–70.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

comprend qu'elles ne cesseront de le hanter. À trente-quatre ans, Buies ne voit que la mort qui viendra « tout enfouir et tout effacer » et l'appeler d'un nom italien ne la lui rend pas plus clémente. Imaginant sa propre tombe à l'image de celle de sa mère, il en appelle timidement au passant du futur, selon le vieux cliché poétique : « mais peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses

isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide... cette poussière sera peut-être moi... » Il faut être ce passant à qui Buies a voulu croire malgré tout, et le lire aujourd'hui, comme le premier, peut-être, de la lignée noire de la littérature québécoise. **L**

à tout jamais incapables de rien par nous-mêmes, paralytiques avant d'avoir seulement déployé nos bras. Nous réduire graduellement à l'état de fœtus, puis nous mettre en bocal, voilà la pensée constante de tous les *sirs* qui se succèdent comme *chèvres* et de tous les imbéciles qui les suivent.

## Un père rimouskois

MICHEL VÉZINA

**B**UIES n'est pas né à Rimouski, mais il a laissé en héritage l'amour du littéraire. Buies n'est pas né à Rimouski, mais il y a été élevé par les tantes de sa mère, madame Casault et mademoiselle Drapeau, après le départ de ses parents pour la Guyane, où sa mère est morte peu de temps après. Aujourd'hui ne reste que trop peu de traces d'Arthur Buies dans la ville du Bas-du-Fleuve : un boulevard qui la traverse d'est en ouest et sur lequel il y a une polyvalente, un parc de sports, une école privée, un terrain de tennis, un centre de formation professionnelle et une grosse épicerie, un Loblaw's ou un Sobey's, m'en souviens-je... et aussi des maisons, dans un quartier un peu classe moyenne élevée, Saint-Pie X, un quartier qu'aurait peut-être aimé Buies, et peut-être pas non plus. L'homme n'en était pas à une contradiction près.

Le manoir Tessier, où habitaient ses grand-tantes, a été détruit par le grand incendie de 1950, avec la majeure partie de la correspondance de l'écrivain. L'emplacement de la maison qu'il faisait construire au moment de sa mort demeure un mystère – elle a peut-être elle aussi été détruite par les flammes. Il aurait voulu y emménager avec Mila et leurs enfants à l'automne de 1900, mais les travaux n'ayant pas été menés à terme dans les temps, la famille est retournée passer l'hiver à Québec. Buies est décédé, rue d'Aiguillon, le 26 janvier 1901. Qui saurait dire, aujourd'hui, à Rimouski, l'importance qu'a eue pour les lettres ce chroniqueur acerbe? Arthur Buies n'est pas qu'un boulevard. Il a laissé à la ville un héritage que peu soupçonnent.

Je suis né cinquante-neuf ans après la mort du chroniqueur-polémiste qui faisait trembler, déjà, à moins de trente ans, le clergé canadien-français au grand complet. Plus vieux que moi d'une quinzaine d'années, et de là-bas lui aussi, Robert Lévesque a fait trembler toute une génération d'artistes. Plus vieille encore que lui et décédée aujourd'hui, Lisette Morin, dont le nom a été donné à la bibliothèque municipale, chroniqueuse, a formé Lévesque et ne l'a pas rendu tendre.

Il y en a encore d'autres aussi, de Maxime Catellier – cousin de très loin, par alliance, avec Buies, Mila était une Catellier – à Jacques Bérubé, en passant par Mathieu Arseneault et François Guérette, de nombreuses générations de polémistes qui ont vu le jour à Rimouski. Ce goût du mouvement d'humeur, cette envie de la phrase bien tournée, celle du pavé dans la mare, ne nous vient pas de nulle part.

Y aurait-il une tradition Buies? Il était plus qu'un commentateur de son époque, il en était le *vilipendeur* chevronné, l'exécuteur acharné, l'empêcheur forcené de penser et d'écrire en rond. Comme l'écrit Buies dans ses *Chroniques*, en 1873 :

J'entends de vieux habitants me dire que le gouvernement ferait bien mieux de payer les votes moins cher et de protéger davantage les industries naissantes. Bonnes gens! Ils ignorent que les gouvernements que nous avons, depuis dix ans surtout, n'ont pas pour objet le progrès ou la prospérité de la population, mais bien uniquement de resserrer, de visser de plus en plus la dépendance et de nous rendre

On pourrait penser que ces lignes auraient pu (dû?) être écrites cette année... Ce goût des mots, de l'écriture et de ce qu'elle peut apporter lorsqu'elle devient littérature, cette magie du savoir et de la capacité de l'organiser, de le poser, de le transmettre, qu'est-il resté de cela dans le Rimouski de Buies? Dire que le Salon du livre de Rimouski est le plus ancien au Québec peut faire comprendre à quel point la ville porte haut et fort son héritage littéraire. Serait-ce là une dot indirecte laissée par Buies? Il serait présomptueux tant de le nier que de l'affirmer. Buies n'a pas écrit ses meilleures phrases à, ou sur, Rimouski. Ni Lévesque, ni Catellier, ni moi non plus, d'ailleurs. Buies est retourné là-bas aussi souvent que possible, aux pires moments de sa vie et au cœur de ses plus grands doutes, tant et si souvent qu'on pourrait dire qu'il y allait à la recherche des seules images de son enfance, pour y goûter l'air du grand fleuve qui l'avait bercé si longtemps. Buies avait deux parents : le fleuve et la France. Je connais assez Lévesque, son amour d'Artaud et de Gide, son émoi de Sainte-Luce quand le sel vient aux lèvres par jours de grandes marées; je connais encore mieux Catellier, sa passion pour Breton et Debord, son trouble en descendant la côte en « S » du Bic qui lui dit qu'il est enfin de retour au pays natal; et je me connais, tremblant devant les travaux de Topor comme sur les lignes de Sade, amoureux fou de l'embouchure de la rivière Rimouski sur l'ancien brise-lames, tout juste là où était situé le manoir Tessier qu'occupaient les tantes de Buies et où ses archives ont en partie brûlé, dix ans presque jour pour jour avant ma naissance. Chaque fois que j'y vais, même si nous n'y avons jamais été réunis, j'y suis aux bras de mes affectueux et cruels collègues, nous sommes de la même descendance. Est-ce Rimouski et son fleuve, la France ou le fantôme de Buies lui-même qui nous feraient nous rejoindre?

On se surprend à se demander, aujourd'hui, ce qu'aurait dit de la laïcité celui qui, en juin 1860, enfila la chemise rouge des garibaldiens pour aller libérer Rome du joug de la papauté...

Les Jésuites, avec leur Union Catholique, avec leurs confréries, leurs pratiques bigotes. Leur doctrine d'artifices, leur principe

d'autorité qui ne fait que des hypocrites et des peureux ; avec leurs intrigues incessantes, leur humilité ambitieuse, leur flexibilité perfide, ont petit à petit fait entrer dans tous les cœurs le poison qui les nourrit. Partout chassés, exécrés, maudits, ici ils trônent, ils grandissent, ils règnent.

Nous ne sommes plus à la botte de l'église ou de son obscurantisme, mais le crucifix serait ici objet de patrimoine et non signe religieux... Ce serait comme si les prêtres n'avaient fait que changer de toge et criaient maintenant que ce sont d'autres croyances qui cherchent à nous avilir ? Buies les aurait écrasés de sa plume, parce qu'ils ont les mêmes desseins, les mêmes envies, parce qu'ils servent les mêmes intérêts, qu'ils sentent le même encens et qu'ils profèrent la même hypocrisie malsaine, le même manque d'esprit et de culture.

Alors, être Buies aujourd'hui ? Encore faudrait-il supporter de lire les pires critiques

à son sujet, comme celle-ci, de Claude-Henri Grignon. Même en désaccord absolu avec leur auteur, il faudrait leur reconnaître le ressort de la langue :

Buies écrivait toujours sous l'impulsion de la jalousie ou de la rancune. Il fatigue cruellement, et à la longue, il finit par nous dégoûter de la vie, des êtres et des choses. À le lire d'un peu près, on éprouve la sensation de marcher désespérément, et sans espoir de retour, dans une mare où dormiraient des reptiles. Voilà pour l'écrivain. J'espère qu'on ne poussera pas le ridicule, après cela, de comparer à Jules Fournier cet ambitieux.

Et moi, j'espère, oui, j'espère que nous trouverons, ici et bientôt, une plume aussi acérée que la sienne, une plume qui pourra nous redire : « Jeunes gens, soyez extrêmes. Ne redoutez pas ce mot. C'est dans l'extrême seul qu'on touche le vrai, la vérité n'est jamais à mi-chemin. » **L**

passive » et de « la loyauté absolue envers l'autorité ». A-t-il tort de s'emporter ainsi ? Dépasse-t-il la juste mesure ? Se permet-il des raccourcis historiques et idéologiques ? Oui, sans aucun doute... En faisant de Buies mon contemporain, j'ai choisi d'adhérer à ses humeurs et à ses emportements, de l'extraire de son contexte immédiat et de procéder à une lecture volontairement anachronique, décalée, sur le mode du dialogue intime.

Revenons aux trois lettres. Que disent-elles de leur époque, de leurs contemporains ? La première, rédigée en 1864, met en scène le Français Langevin, de passage à Québec. Il annonce à son correspondant, d'Hautefeuille, qu'il commentera les mœurs des Canadiens. Plus courte et moins emportée que les deux autres, cette lettre a même un petit côté « guide touristique ». Langevin n'hésite pas à recourir aux bons vieux clichés sur l'abandon de la France et sur la résistance du « petit peuple » à la domination anglaise et termine par des descriptions émues des paysages canadiens : « Ici, tout est neuf ; la nature a une puissance d'originalité que la main de l'homme ne saurait détruire. » L'épistolier avoue même être épuisé de décrire la splendeur et la vastitude du territoire. Le Nouveau Monde, aussi impressionnant soit-il, risque fort de ne pas tenir ses promesses. Il ne sera pas une source de renouveau et de commencement, mais plutôt le lieu de l'inertie, de la stase.

La deuxième lettre, moins candide que la précédente, présente un dialogue entre Langevin et un certain M. d'Estremont, considéré par ses concitoyens comme un « être sombre et misanthrope ». Contre toute attente, d'Estremont parle d'abondance, expose ses vues sur les dangers de l'ignorance et les vertus du libre examen des situations et des circonstances. Langevin s'en étonne : « il me semble que vous parlez de choses admises par tout le monde ; il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison, et du progrès de la science ». Hélas, ce ne serait pas le cas au Canada français, lui répond son interlocuteur. Malgré la proximité des États-Unis d'Amérique, « grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre », les Canadiens « croupiss[ent] dans la plus honteuse ignorance, et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout, et qui pèse sur toutes les têtes », soit le « despotisme clérical ». Lancé dans une diatribe de plus en plus nourrie sur les méfaits du clergé, M. d'Estremont gagne bien sûr l'admiration de Langevin.

# Penser avec Buies

MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

**D**E RETOUR de Paris où « il aurait [pris] des idées », comme le disait l'abbé Thomas-Étienne Hamel, Arthur Buies publie ses trois *Lettres sur le Canada* entre 1864 et 1867. Elles s'inscrivent dans la tradition philosophique des Lumières – Voltaire et Montesquieu ne sont jamais bien loin – et sont qualifiées par leur auteur de pamphlet.

Le terme ne saurait être mieux choisi. C'est en effet la verve du pamphlétaire qui se donne à lire ici, avec tout ce qu'elle peut porter de virulence, d'indignation, de critique envers une société apathique, dominée, corrompue et abêtie par le pouvoir clérical, incapable de reconnaître ses vrais héros – qu'il s'agisse des Patriotes de 1837-38 ou des membres de l'Institut canadien –, refusant de se doter d'institutions d'enseignement dignes de ce nom, préférant en somme le confort et l'indifférence à la liberté de pensée. En relisant ces trois lettres, je n'ai pu m'empêcher de faire des rapprochements, sans doute hâtifs et peu justifiés, entre

l'époque de Buies et la nôtre. Au ressentiment de l'auteur envers le clergé qui aurait sciemment exercé sa « domination sur l'intelligence asservie » répondaient mes propres

angoisses, mes propres malaises à l'égard des mirages politiques, du système médiatique, du système d'éducation, qui ne semble avoir tiré aucune leçon des événements du Printemps 2012.

Je faisais de Buies mon contemporain, sans aucune nuance, dans une sorte de joie puérile. Pas ou très peu de distance critique, nulle mise en perspective historique, de l'affect et de l'élan, des oppositions bien manichéennes, voilà ce qui semblait alors constituer ma méthode, ma lecture. En effet, les coïncidences entre les deux époques sont souvent troublantes. Buies fustige certes le clergé, ce qui résonne aujourd'hui comme une lutte dépassée. Mais c'est surtout au despotisme et à l'obscurantisme cultivés par les représentants du pouvoir clérical et politique qu'il s'en prend, aux « maximes de la théocratie », au culte de « l'obéissance

**ARTHUR BUIES**

*Lettres sur le Canada.*

*Étude sociale 1864-1867*

L'Étincelle, 1978, 95 p.